

HÔTEL ATMOSPHÈRE

Fiction & Cie



Bertrand Visage

HÔTEL ATMOSPHÈRE

roman

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 978-2-02106549-7

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 1998

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*à Laurence Corona
à sa force
à son rire
qui ont fait s'envoler les cendres
et permis l'impossible*

Première partie

I

Ce jour-là, je n'étais pas encore mort et je descendais la rue des Martyrs qui fait une longue entaille de blancheur au pied de Montmartre. Il était si bon de marcher que j'espérais pouvoir continuer sans être inquiété.

Place Pigalle, une barrière de péage. Trois adolescents la gardaient, en chemises sales et pantalons flottants, à la fois apeurés et crâneurs, avec un déhanchement bien appuyé, comme s'ils prenaient la pose pour le photographe. Le plus vieux avait une arme :

– Où vas-tu ?

– Vous me connaissez, répondis-je. Je tiens un hôtel là-haut, rue du Chevalier-de-la-Mare.

– Où vas-tu ?

– Je m'appelle Lucas. On a quand même le droit de se promener, non ?

Un autobus déboula en faisant pleurer ses freins. Il était vide ; je sautai sur le marchepied.

Il y aurait beaucoup à dire sur les autobus. On les croirait au bout du rouleau et ils n'en sont pas loin, en effet,

les sièges empestent le vieux caoutchouc, la nicotine, l'essence, tandis que des éclats de peinture ou des miettes de rouille se détachent du plafond. Ces épaves sont un peu le symbole du nouveau régime. Après tout, leur état alarmant ne les empêche pas de faire exploser le compteur. On a même l'impression que, poussés par une dernière flamme, les autobus tiennent debout à condition d'aller le plus vite possible : mais non, le problème n'est pas mécanique. En réalité, les conducteurs parisiens foncent à toute bringue parce qu'ils ne sont pas loin d'être morts eux aussi. Et de ce fait, ils ont tendance à rouler encore plus vite quand ils transportent un seul passager.

Je connaissais donc les soucis de mon chauffeur. Afin de le rassurer un peu, j'évitai de me mettre derrière son dos et j'allais m'asseoir à l'autre bout du véhicule. On passa le pont qui enjambe le cimetière de Montmartre, mais personne ne monta à l'arrêt suivant, ni à celui d'après, personne, ni les spectres, ni les chats. Moi, je trouvais que c'était une belle journée pour traverser Paris.

Je dus crier en m'adressant à l'homme, par-dessus la vibration des tôles et des pièces détachées :

– Eh, où vas-tu comme ça ?

Le front tanné bougea dans le rétroviseur.

– Hein ?

– Je te demande où tu m'emmènes.

– Vincennes.

Une demi-heure plus tard, je descendais devant le zoo. Alors me sont revenues à l'esprit les paroles de Max, un vieux copain, ancien comédien rayé de toutes les scènes de théâtre par la censure. Il m'avait cité un jour le bar du zoo de Vincennes comme un lieu à éviter absolument, un nid d'espionnes ou de femmes à miliciens. Ce qu'il y a de sûr,

c'est que le bar du zoo est connu comme un des rares endroits de villégiature des Parisiens, quand l'argent manque, et la liberté, pour se sauver ailleurs. Aux beaux jours, on peut y boire une bière française, une limonade pas trop tiède, respirer en même temps l'odeur douceâtre du chèvrefeuille qui se mélange à celle des litières animales.

C'était un samedi. Une journée particulièrement fastidieuse pour les bêtes, je suppose, en raison du nombre de taches colorées qui se promènent derrière les barreaux. Et ce samedi-là avait un goût spécial : des gens de tous les âges, mal habillés, enjambaient les grilles ou franchissaient le corridor d'accès presque en courant, sans demander leur reste, sans essayer de savoir pourquoi il était devenu si facile de tricher. Mais chacun l'avait compris, moi comme les autres : les caissiers avaient disparu. Depuis le midi, un des trois vieillards qui tenaient la caisse centrale se liquéfiait, le crâne ouvert au fond de sa guérite en bois. Deux heures durant, une foule de plus en plus nombreuse était passée devant lui, refusant de remarquer autre chose qu'une touffe de cheveux gris inclinée sur le côté, une oreille et une joue qui semblaient écrasées par la canicule.

La terrasse du bar était agréable, ombragée. Après un coup d'œil circulaire, j'ai finalement trouvé une table dans un angle, à quelques mètres d'un couple qui s'embrassait. Ce sont ces deux-là qui m'intéressent, et d'abord elle, la femme. Elle pouvait avoir trente ans. Une impression d'audace et de jeunesse, de gracilité et de vigueur qui me fit penser qu'elle était belle, sans preuves tangibles. Comme elle avait le cou renversé, j'aperçus une gorge claire, mouchetée de taches pareilles à des miettes de pain brûlé. Elle cambrait son dos sur la chaise chaque fois que l'homme avançait la bouche. Bien davantage que leurs

embrassades, ce qui m'attira ou m'étonna, c'était sa tenue, une sorte de pyjama rose, oui : un pyjama, pas exactement rose, mettons rose thé. Une matière synthétique, ou alors de la soie bon marché, et qui brillait sur son corps souple. Un pyjama très simple, malgré tout, mais simple ou pas, dans ce lieu public, cela donnait un effet qui était loin d'être ordinaire.

Soudain, un long feulement a fait se tourner toutes les têtes. Si la panthère noire n'avait pas poussé cette plainte, ce malheureux appel chargé d'ennui, de colère, d'incompréhension, les occupants du bar auraient presque fini par oublier la présence des bêtes. Elles étaient pourtant toutes proches : entre les barreaux de la panthère et nous, il n'y avait que la largeur d'un fossé et d'une allée.

Mais déjà j'étais revenu au pyjama rose.

Le couple s'embrassait et s'étreignait sans retenue, avec les mêmes gestes rapides dont ils se servaient tous les deux pour boire par intervalles la bière posée sur la table. Ils consommaient une gorgée sans en apprécier le goût, puis leurs lèvres humides retournaient aussitôt à leur manège anxieux. La femme eut un sourire très lent, un premier sourire, difficile à distinguer de l'endroit où j'étais, à cause du soleil, une poussée de plaisir silencieux qui se termina là-haut, dans le double pli de la bouche. Ce que les hommes devaient admirer en premier chez elle, c'étaient ses épaules, extrêmement fines, musclées, hardies. Puis je parvins à déchiffrer sa figure, un visage ovale qui me parut la modestie même, les paupières couleur prune, les cheveux non pas ondulants ni frisés, mais au contraire raides comme des baguettes, je les voyais couler et glisser entre les doigts de celui qui les caressait, avec un sombre éclat faisant penser aux cailloux d'une rivière.

Du moins, c'est comme cela que je l'ai compris au début. La scène paraissait claire, une configuration banale, où chaque élément portait sa définition : la lassitude de l'homme, sa chemise pas très nette et son aspect vaincu d'avance, ses yeux de phoque apeuré, les gouttes de sueur accrochées aux poils de sa poitrine. Le pyjama rose thé qui manifestait néanmoins de l'intérêt pour ce type, précisément pour sa poitrine sur laquelle elle s'appuyait, couchait sa joue, comme dans le but de lui faire croire qu'il était un roc. Je pensais que tout à l'heure ils iraient louer une chambre (l'homme toujours aussi perdu, la femme toujours aussi décidée) et qu'ils la choisiraient moche de préférence, dans un hôtel bas de gamme, un donjon provisoire où le chuintement des pneus et les clameurs de la rue monteraient jusqu'à leur lit, finiraient par s'incorporer à leurs propres soupirs, bruits du dehors et bruits intimes ne faisant qu'un, dans la torpeur de l'après-midi.

Une heure s'est écoulée, peut-être moins. C'est alors que le troisième personnage est apparu au bout de l'allée. Il poussait lourdement une Yamaha orange dont le carter portait des traces de brûlé, un grand type osseux avec un foulard noué au cou et un casque à la main. Toutefois, mon attention fut détournée par un brouhaha mêlé de cris et de sifflets en provenance de la caisse centrale. La police avait sans doute barré les issues. Bientôt on nous chasserait d'ici.

De l'autre côté, la panthère noire se leva et commença à marcher. Elle marchait à grands coups d'encolure qui ne menaçaient personne. Douze pas dans la longueur, huit pas dans la largeur, quinze en diagonale. Mais maintenant, c'était comme un deuxième rideau qui s'ouvrait sur un autre spectacle, moins prévisible. La femme au pyjama me

tournait presque le dos pour caresser le foulard du type à la Yamaha et dévorer sa bouche avec la sienne. Par conséquent, elle tournait aussi le dos au premier homme, ce qui provoqua chez celui-ci une sorte de gémissement enfantin, quémendeur et douloureux, avec un mouvement du genou qui revenait solliciter la chaleur perdue, attitude restée vaine pendant quelques minutes, puis en effet le pyjama rose se retourna vers ce pauvre visage aux traits déjà âgés et affaissés, mais qui était rempli d'un désespoir dont elle parut touchée, et même heureuse. Elle caressa alors la vieille ceinture au cuir meurtri, la cuisse du pantalon qu'elle se contenta d'effleurer, sans se défaire de son sourire qui se perdait un peu dans les nuages des cheveux. Un lent sourire, comme le prolongement même de sa respiration, ne s'adressant ni à l'un ni à l'autre en particulier, et qui lui venait pourtant de ces deux hommes à la fois, du premier qui lui était entièrement soumis, qu'elle consolait, pendant que le second lui encerclait la taille.

Plus tard, je me suis demandé comment naissent ces sortes de partage, lequel des trois en avait décidé ainsi, selon quelle procédure avait été élaboré un jeu qui était censé contenter tout le monde, puis cette question m'a paru inutile et je l'ai oubliée. Une chose certaine, c'est que je ne mourais pas d'envie d'être à leur place ; je mourais plutôt de tristesse en voyant l'interminable sourire de la jeune femme se transformer, devenir une grimace lumineuse lorsque l'homme au foulard se cala contre ses reins. Je découvrais soudain en moi une souffrance absurde, dont j'attribuais la cause à l'incapacité de faire ce que faisait justement l'homme au foulard. Il ne se plaignait pas comme l'autre, il n'avait pas ces gémissements quémendeurs exprimant le besoin sans limites, et on aurait dit qu'il n'était

venu contre le dos de la femme, contre sa nuque et ses reins, que pour accroître au contraire la jubilation qu'elle éprouvait à sentir ses caresses guidées par quelqu'un qui se tenait derrière elle, comme un dieu impératif et ténébreux.

Bien entendu, les uniformes n'ont pas tardé à se manifester, nous intimant de déguerpir dans le style à la fois tatillon et relâché qui leur est habituel. En me levant, j'ai eu un bref étourdissement. La solitude des heures à venir me paraissait démesurée, autant que cette perspective de marcher dans les vagues de plomb de la chaleur. Mais je ne supportais pas davantage ce que je laissais derrière moi, qui était pire encore, les quatre mains viriles déboutonnant ensemble le pyjama rose thé qui tomberait sur le tapis de l'hôtel et qu'ils fouleraient peut-être en se roulant dessus, avec ce brusque mépris des amants qui jettent, salissent ou même déchirent des parures auxquelles ils attachaient tant d'importance. Ces deux paires de mains à l'unisson sur elle, la griserie ou l'émotion qu'elle en tirerait, appartenaient pour moi à une autre planète, inconnue, comme m'étaient étrangers les instincts qui couvaient sous sa peau de femme. Mais tout en refusant de les partager, je me rendis compte que j'étais en train d'adresser au ciel une prière.

Je le suppliais de permettre qu'elle m'appartienne un jour, d'autoriser une nouvelle rencontre où je déploierais tous les efforts possibles, en mettant toutes les chances de mon côté, pour qu'elle soit à moi et à aucun autre.

Un garçon portant un gilet rayé a commencé à retourner les chaises sur les tables, avec des gestes qui se voulaient hargneux. A quoi bon résister, je n'avais guère le choix. Un tri rapide s'effectuait entre les indésirables et les privilégiés qui disposaient d'une permission – venue d'où ?

et de qui? C'est ainsi que j'ai perdu de vue la femme en rose, elle et ses deux chevaliers, car ils étaient inclus dans la seconde catégorie, et personne ne les poussait dehors.

Je me suis tourné encore une fois vers la panthère. Elle marchait sans arrêt, ne donnant aucun signe de vouloir se reposer, s'accroupir ou se coucher sur le ciment. Mais soudain, elle a fait quelque chose de nouveau et de particulièrement terrible, à croire que cela lui était égal de se casser les dents; elle a penché la tête et saisi à pleine gueule une des tiges verticales, et puis elle a serré, serré en gonflant comme des anneaux de boa les muscles de ses joues. Enfin elle s'est retirée, déçue et silencieuse, ne laissant qu'un peu de bave sur le barreau rouillé.

La rue du Chevalier-de-la-Mare est un raidillon assez typique de Montmartre, mentionné le plus souvent dans les guides comme une visite facultative mais non dépourvue d'intérêt. Elle démarre péniblement dans le bruit de la rue Ramey, voltige ensuite à travers des morceaux d'escaliers moussus jusqu'à la meringue enfarinée du Sacré-Cœur, qu'elle atteint par l'arrière. L'hôtel Atmosphère se situe à mi-pente, là où un élargissement de la rue fait hésiter les touristes à bandoulière qui doivent choisir entre arrêter les frais, redégringoler vers la halle Saint-Pierre et la place des Abbesses, ou poursuivre vaillamment l'ascension. En bas, c'est la menace à peine voilée des boulevards, les arbres sciés qu'on couche en travers de la chaussée, les arrondissements fermés sur eux-mêmes comme des poings. En haut, les orgues et les chants de la messe en latin. Lugubre alternative, mais il y a déjà longtemps que les touristes n'hésitent plus : ils restent chez eux ou vont s'amuser ailleurs.

Sur le panneau d'émail bleu en face de l'hôtel, on peut lire :

RUE DU CHEVALIER-DE-LA-MARE
1747-1766
LIBRE PENSEUR

Cette formule m'a toujours intrigué, car elle semble suggérer que le « libre penseur » appartient à une corporation aussi reconnue que celle des menuisiers ou des pharmaciens. Néanmoins, on subodore dans ce curieux statut social une définition de caractère, avec une nuance méprisante, quelque chose qui voudrait dire : tête brûlée, dérangé du chapeau. D'ailleurs, c'est bien de chapeau qu'il s'agit. Le mystérieux chevalier de La Mare fut roué vif et décapité, à l'âge de dix-neuf ans, pour avoir refusé de se découvrir devant une procession religieuse.

La perspective qui se présente à nos fenêtres est un dégradé de maisons basses, humides, qui tiennent debout par le poids de l'habitude et le soutien de quelques planches d'échafaudages. Les commerces en sont absents, sauf un café placé dans l'angle tout en bas, qui a changé de propriétaire sous le coup de cette fameuse « citoyenneté restreinte » tellement en vogue chez nos dirigeants. Maintenant le café est tenu par un Picard, nommé Roger. Avant lui, il y avait Suleyman, que tout le monde appelait Su, possédant un corbeau apprivoisé et une moustache d'ogre ottoman qui ravissaient les gamins. Assister au départ de Su sous prétexte qu'il était turc m'a fait de la peine. J'avais un faible pour sa fille aînée, Belkis ; elle venait en renfort quelquefois lorsque la salle de bal de l'hôtel Atmosphère accueillait du beau monde, un mariage, des congressistes ou une équipe de basketteurs. Adieu, Belkis.

Au milieu de la rue subsiste malgré tout un cordonnier vietnamien qui s'est entièrement fondu dans le paysage. Modèle de discrétion infra-urbaine, il occupe une échoppe de deux mètres sur trois et travaille dur en se gardant bien d'ouvrir la bouche. Quand le temps est humide, on pour-

rait le croire endormi dans l'odeur paradisiaque de la colle de Saïgon, des cuirs et des cirages.

Je suis rentré jusqu'à Montmartre par le métro, qui fonctionnait normalement, mais après avoir poussé la porte à tambour de l'hôtel, je me sentais rompu, endolori, comme quelqu'un qui aurait effectué une longue marche. Et là, sur la moquette rouge du couloir central, sans autre témoin que les petites veilleuses bleues dont la plupart sont grillées, je me suis livré à une série d'actions saugrenues et délassantes : dresser une jambe à l'horizontale, étirer les bras, faire l'oiseau, lancer d'absurdes coups de poings dans l'air. J'ignore si mes frères humains se laissent aller de cette manière, quand ils ont l'assurance que personne ne les observe. Ces comportements me reviennent par périodes précises depuis mon enfance. Je prends soin de les noter, parce qu'il existe une analogie évidente entre de tels gestes et ceux de la panthère noire qui mordait les barreaux, ses crocs sur le métal, ses douze pas dans la longueur, moi faisant l'oiseau dans le couloir de l'hôtel vide.

Ensuite je suis revenu vers la réception, j'ai passé la main sur le panneau de cuivre où sont suspendues les vingt-trois boules numérotées, en les faisant vibrer et se heurter comme des sonnailles ou des grelots. Puis j'ai décidé de changer de tanière pour cette nuit, de prendre par exemple la 22.

J'ai poussé la porte 22 et j'ai voulu pour commencer ouvrir le robinet de la baignoire, mais il n'en est sorti qu'un avare filet d'eau ferrugineuse, tellement mince qu'il s'est arrêté de lui-même. Je me suis demandé comment elle s'arrangeait (elle, le pyjama rose) pour se présenter impeccable à ses rendez-vous.

Dans ce pauvre Paris mutilé, le principal problème que

rencontrent les futurs amants concerne leur toilette, ces mille détails triviaux prêts à gâcher les heures les plus douces. Je me suis étendu et je n'ai plus quitté des yeux les quatre pales noircies du ventilateur au plafond, pensant encore à elle, essayant de ne plus y penser, essayant encore de la chasser jusque dans les premières brasses du sommeil, luttant en vain pour apprivoiser la nuit et oublier cette femme, une nuit toute parsemée d'îlots et de taches brunes comme la peau d'une murène...

Au cœur des ténèbres, une sirène de détresse s'est déclenchée. Le meuglement venait de loin, sud ou sud-est, nous n'étions pas directement concernés. Cela n'a pas empêché les rues adjacentes de se remplir aussitôt, selon le rituel chaotique et monotone de la peur. Il est bien connu que les mouvements individuels s'amplifient au contact de la foule. Quant à moi, j'ai pensé que l'orgueil me commandait de rester allongé sans m'émouvoir.

Les bras en croix, l'oreille tendue, je vérifiais l'orientation du bruit, Belleville ou République. La femme habitait-elle ces quartiers ? Quelle était sa position par rapport à la sirène ? De toute manière, elle s'était sûrement réveillée bien des fois avec le faisceau hurleur arrosant de plein fouet les volets de sa chambre, et j'aurais voulu connaître son attitude, que j'imaginai différente des réactions de la plupart. C'est-à-dire qu'en réalité je songeais à la fermeté de sa nuque, de son dos, je revoyais les quatre mains qui caressaient ensemble le buste juvénile, et, mieux encore, je pouvais même en faire le tour, dégager des conclusions d'une netteté hallucinante. Ces épaules qui savaient si bien se tenir, cette colonne vertébrale de danseuse, non, ce n'était pas le prototype d'un être habitué à courir dans les caves.

Le lendemain, après avoir dormi jusqu'à onze heures,

